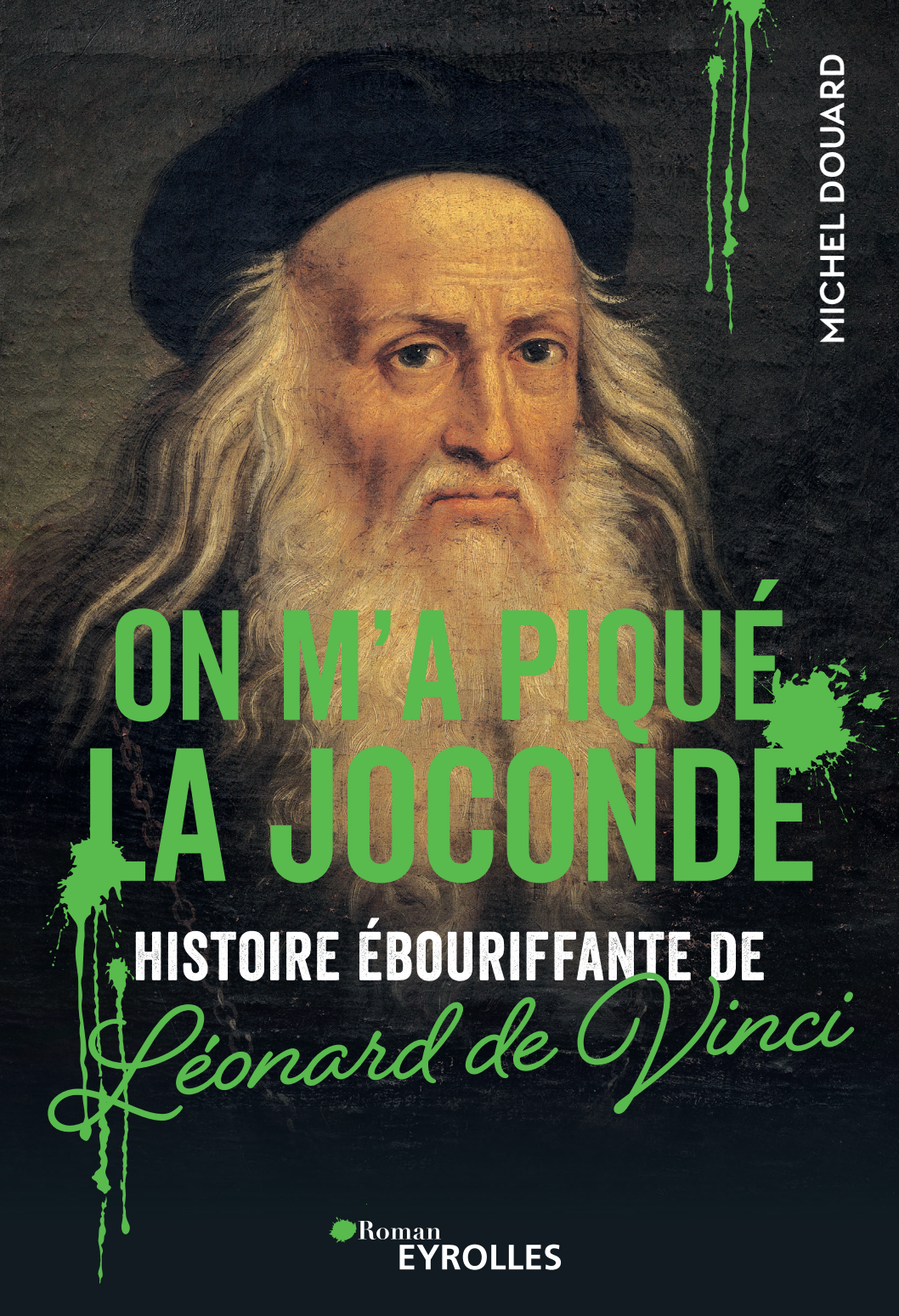


A detailed oil painting of Leonardo da Vinci's face, showing his characteristic long white beard and hair, and a black cap. The background is dark and textured. There are green paint splatters and drips around the text.

MICHEL DOUARD

ON M'A PIQUÉ LA JOCONDE

HISTOIRE ÉBOURIFFANTE DE

Léonard de Vinci

 Roman
EYROLLES

Éditions Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75240 Paris Cedex 05
www.editions-eyrolles.com

Collection « Romans d'Histoire pop' »,
dirigée par Elisabeth Segard

Éditrice externe : Frédérique Le Romancer

Depuis 1925, les éditions Eyrolles s'engagent en proposant des livres pour comprendre le monde, transmettre les savoirs et cultiver ses passions !

Pour continuer à accompagner toutes les générations à venir, nous travaillons de manière responsable, dans le respect de l'environnement. Nos imprimeurs sont ainsi choisis avec la plus grande attention, afin que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement. Nous veillons également à limiter le transport en privilégiant des imprimeurs locaux. Ainsi, 89 % de nos impressions se font en Europe, dont plus de la moitié en France.

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Éditions Eyrolles, 2023
ISBN : 978-2-416-00906-8
Composé par Soft Office

MICHEL DOUARD

On m'a piqué la Joconde

Histoire ébouriffante de Léonard de Vinci

● Roman
EYROLLES

Du même auteur

Chinese strike, La Manufacture de livres, 2013

Mourir est le verbe approprié, Pocket, 2015

Micron noir, La Manufacture de livres, 2015

Un couple de singes, La Manufacture de livres, 2018

Nouvelles d'après 20H, Auteurs du monde, 2020

Mon enfance tout feu tout flamme, Eyrolles, 2022

Avertissement

« Romans d'Histoire pop' », fiction et réalité

Dans la collection « Romans d'Histoire pop' », on ne vous raconte pas d'histoires. L'Histoire avec un grand H est respectée. Le fond de ces romans biographiques mêlant fiction et réalité s'appuie sur les travaux d'historiens sérieux. Leur forme n'a en revanche rien de sérieux. C'est sur ce plan que nous avons usé de liberté et d'imagination. Ce qui relève de la fiction vient se nicher dans les zones d'ombre de la vie des personnages, dans le vocabulaire parfois anachronique des dialogues, dans des interprétations loufoques de certains événements... Car notre objectif n'est pas seulement de vous en apprendre un peu plus sur ces grands acteurs de notre Histoire, mais aussi de les rendre pleinement vivants et de vous distraire.

Bonne lecture !

À mon père

1515 ? Marignan !

JE m'appelle Francesco Melzi. Je suis né en 1491 dans une famille de l'aristocratie lombarde et j'ai donc reçu la meilleure éducation possible, du latin au calcul, de l'étude des auteurs à la calligraphie. Peut-être aurais-je pu devenir sénateur de Milan ou capitaine, ou les deux, comme mon père. Mais à cause, ou grâce à ce dernier, ma vie a pris une tout autre direction. Mes parents possèdent un superbe domaine à Vaprio, sur les bords de l'Adda, où ils reçoivent et hébergent souvent des peintres, sculpteurs et musiciens. C'est là que j'ai eu un coup de foudre intellectuel et artistique pour le plus complet et le plus génial d'entre eux : Léonard de Vinci.

Mon avenir était désormais tracé. Je voulais peindre comme lui et je ne voulais que lui comme professeur. En

1507, âgé de seize ans, je suis enfin entré à son service malgré les craintes de mes parents. Un très beau jeune homme, de dix ans mon aîné, était déjà aux côtés du maître depuis longtemps : Gian Giacomo Caprotti, dit Salaï (« petit démon », c'est comme ça que Léonard l'a surnommé et j'ai vite compris pourquoi). Entre nous deux, les rapports ont été immédiatement tendus comme des cordes de luth. Paresseux, voleur, moqueur mais aussi jaloux, Salaï a craint de perdre sa place de chouchou. Et d'amant aussi. Il m'a calomnié, m'a mis des bâtons dans les roues. En vain. Mon maître a, dès mes premiers jours au sein de son atelier, apprécié mes talents artistiques et mon sérieux, et sans doute a-t-il été également sensible à mon dévouement et à mon admiration sincère.

À cette époque, les Français avaient conquis le Milanais et le roi Louis XII était tombé raide dingue de La Cène, peinte par Léonard sur le mur du réfectoire du couvent Santa Maria delle Grazie. Il a en quelque sorte volé l'artiste aux Florentins pour lui confier divers travaux artistiques et d'ingénierie... jusqu'à ce que les Français soient chassés du Milanais. Le retour de Maximilien Sforza n'était pas une bonne nouvelle pour nous qui avions fricoté avec les plus hautes autorités françaises. Alors que nous envisagions de quitter la Lombardie, le pape Jules II est mort. Jean de Médicis lui a succédé, sous le nom de Léon X. Le frère de ce nouveau souverain pontife, Julien de Médicis, qui

administrait mollement Florence, a alors été prié de s'installer à Rome pour gérer l'art et la culture. Il a souhaité qu'on l'y rejoigne. Nous n'aurions pas dû nous en réjouir.

Ces années romaines sont une épreuve. Léonard ne rencontre que déconvenues et humiliations. Raphaël et Michel-Ange raflent toutes les commandes; le Belvédère, où nous sommes logés, sur les hauteurs du Vatican, dans le bâtiment des artisans, n'est pas un logement de fonction haut de gamme; pire, Julien de Médicis n'a rien trouvé de mieux que de confier à mon maître le soin d'assécher les marais Pontins, où celui-ci a contracté la malaria... Pour résumer, ce n'est pas la dolce vita. Léonard reste pourtant aimable, souriant et actif, alors que son orgueil est blessé, alors qu'il accuse son âge, soixante-trois ans. Moi, en ce début de janvier 1515, je déprime. J'ignore encore que le roi de France, Louis XII, vient de mourir sans masculine descendance et qu'un jeune souverain issu de la branche Valois-Angoulême accède au trône. Je ne sais pas non plus que cet événement va nous conduire à changer une nouvelle fois d'adresse...

*

— Je suis le roi, oui ou non ?

Ce ne sont pas la mère de François I^{er}, Louise de Savoie, ni sa sœur, Marguerite d'Angoulême, qui vont le contredire. Les deux femmes le chérissent et le

soutiennent bec et ongles depuis sa plus tendre enfance et n'ont souhaité pour lui aucun autre destin. Vêtu d'une chemise d'une extrême finesse jaillissant d'un pourpoint de drap d'or, François fait aller et venir son mètre quatre-vingt-dix-huit dans la chambre à parer du château d'Amboise. Il ne tient pas en place. Il voudrait convaincre celles qui comptent le plus pour lui de la nécessité d'une bonne guerre. Depuis qu'il a été couronné à Reims, le 25 janvier dernier, il a vu le regard des courtisans changer. À part peut-être ses plus proches amis et conseillers, comme Fleuranges ou Guillaume Gouffier de Bonnivet, tous font désormais preuve d'une déférence et d'une obséquiosité confinant au ridicule et d'une crainte dans les yeux carrément comique. François a vite appris à en jouer et il regrette aujourd'hui de ne pas y parvenir avec les deux amours de sa vie, sa mère et sa sœur. Cette dernière, son aînée de deux ans, comme toujours ravissante dans une robe indigo, lui offre un regard tendre :

— Je ne suis pas étonnée de ton empressement. Tu n'avais pas encore la force de soulever une épée que tu étais déjà fasciné par les guerres d'Italie. On ne conteste pas ta souveraineté, on te dit simplement de ne pas mettre la charrue avant les bœufs. Tu as tout ton temps pour jouer les rois conquérants et aller te faire tuer sur un champ de bataille.

— Oui, Marguerite est dans le vrai, ajoute sa mère. Prudence. Patience. Nous avons déjà les Florentins dans la poche. Je te rappelle que Julien de Médicis épouse Philiberte de Savoie le mois prochain.

François s'est arrêté de tourner en rond pour glisser une bague précieuse supplémentaire à son majeur gauche. Il interrompt sa mère :

— Eh bien moi, je vais éclater les Milanais dès cette année. Je ne serai pas le premier. Quand Charles VIII et Louis XII ont visité l'Italie avant moi, personne n'a rien trouvé à redire, hein ? En témoignent les souvenirs, le mobilier, la vaisselle, les œuvres d'art et l'orfèvrerie dont regorge ce château. Même les jardins sont italiens. Avec moi, c'est reparti pour un tour et ça va prendre une nouvelle dimension. Je ne veux pas attendre pour m'imposer en Europe comme un roi puissant. J'ai au contraire tout mon temps pour jouer les pacificateurs. Pendant toutes ces années, ma mère et ma sœur adorées, je vous ai fait confiance. Aujourd'hui que je suis roi, je vous prie de croire en mon jugement. Les Italiens vont morfler !

Il ouvre grand les bras et sa mère et sa sœur viennent se blottir contre lui.

— Ce que je suis fière, roucoule Louise de Savoie, vaincue.

— Et moi donc ! renchérit Marguerite.

La porte donnant sur la grande salle du château, dans laquelle une longue table a été dressée et d'où s'échappe le brouhaha de la cour, s'ouvre sur Guillaume Gouffier de Bonnivet.

— Franç... heu, sire, tout est prêt à côté. Y compris la reine.

— Moi aussi je suis prêt, répond François. Et j'ai une fringale royale !

*

Partagé entre l'amusement et l'agacement, Léonard de Vinci regarde Salai engloutir une saucisse pimentée à une vitesse ahurissante.

— Combien de fois t'ai-je dit de ne pas manger dans l'atelier ?

Salai hausse les épaules, s'essuie les mains à son tablier, chasse de son front une longue mèche bouclée et se remet à travailler sa *Madeleine pénitente*, un tableau dans la plus pure tradition léonardesque. Le maître se replonge quant à lui dans l'étude d'un ouvrage consacré à la mécanique et l'hydraulique. Il s'est laissé pousser les cheveux et la barbe, sans pour autant abandonner son originale coquetterie et ses légendaires pourpoints roses. Ce look de vieux dandy sage, hors du temps et des modes, ne contribue visiblement pas à sa notoriété

auprès des clients romains. Pas d'œuvre d'art à livrer, pas de plan à concevoir, pas de travaux à piloter. Et la missive que lui remet aujourd'hui Melzi est une preuve supplémentaire du peu de considération qu'on lui porte à Rome. Léonard la lit, puis la froisse.

— Et maintenant, Léon X m'interdit de disséquer les morts... Si je n'ai pour commande qu'un petit tableau par an et qu'on m'enlève l'anatomie, je fais quoi ? De la poterie ? Ce pape m'a dans le nez ! Inutile de chercher plus loin la cause de nos revers professionnels !

— C'est vrai que tout le monde n'est pas logé à la même enseigne, ricane Salaï sans lever les yeux de sa peinture. Michel-Ange a du boulot, lui. Et sa *bottega*¹ n'est pas un trou à rat.

Melzi s'assoit sur un tabouret face à son maître. Plutôt que l'ironie, il tente la douceur pour lui faire prendre conscience des réalités.

— Peut-être devriez-vous vous concentrer sur votre cœur de métier, maître. Peintre, sculpteur, mathématicien, architecte, philosophe, géologue, inventeur, metteur en scène, musicien, botaniste... Les gens s'y perdent. Resserrez votre positionnement, et surtout, finissez ce que vous commencez...

1. Atelier, boutique

Melzi pointe le doigt sur un carnet dans lequel Léonard note ses pensées.

— Là-dedans, vous avez écrit : *Tout comme un royaume en se divisant court à sa perte, l'esprit qui se consacre à des sujets trop divers s'embrouille et s'affaiblit.* Je ne rêve pas, c'est de vous, non ?

— Faites ce que je dis, pas ce que je fais, commente Salai.

Léonard est un tantinet vexé, mais il continue de sourire à ses disciples. Car il sait quoi répondre. Son éclectisme a une justification. Il ne se disperse pas sans raison :

— Toutes les études que je mène convergent vers un seul but, les garçons : nourrir l'excellence de mon art, exprimer le plus justement possible la beauté et le mystère du monde. L'anatomie, par exemple, a pleinement contribué à améliorer ma représentation de l'émotion humaine. Pour résumer, je cherche partout l'énergie physique et spirituelle qui engendre la vie, le mouvement...

Francesco Melzi lève les yeux au plafond.

— Allez dire ça au pape.

Léonard glousse.

— Léon X ne comprendrait pas. Il vit au siècle dernier.

— C'est bien beau d'être moderne, mais ça ne nourrit pas son homme. Ne pourrions-nous pas entrer

dans le moule, faire preuve d'un peu plus de sérieux, tant en matière de style que de respect des délais ?

Léonard a un sourire malicieux.

— C'est très sérieux de réfléchir avant d'agir, mon cher Francesco. Il faut observer ! Il faut penser ! Qui pense peu se trompe beaucoup ! C'est pourquoi vous n'aurez pas ma liberté de penser ! D'ailleurs, je viens d'avoir une autre idée. Et si on se spécialisait dans la création et la vente d'animaux fantastiques ?

— Hein ? C'est quoi encore, cette dinguerie ?

Léonard fouille dans sa poche et en sort un gros lézard vivant sur lequel il a collé une crête de coq peinte en bleu et des ailes de chauve-souris qui battent l'air à chaque mouvement du reptile. Melzi pousse un cri horrifié et recule dans l'atelier comme s'il avait vu Belzébuth.

— Oh que c'est drôle, grince Salaï en rangeant ses pinceaux. Tu vois Léonard, Dieu sait si Melzi m'énerve, mais je dois reconnaître qu'il a raison cette fois. Pendant que tu te consacres à tes bricolages animaliers, la concurrence avance.

*

La nuit est tombée sur Rome. Salaï est sans doute attablé dans une taverne et il occupe une fois encore les pensées de Léonard, resté seul dans la *bottega*. Salaï

a jeté le trouble dans sa vie affective dès le premier jour, ce 22 juillet 1490, quand l'artiste lui a ouvert sa porte et offert un avenir. Gamin des campagnes, sale et inculte, il avait le visage d'un ange mais s'est vite révélé diabolique. Léonard l'a habillé, nourri, a tenté de l'éduquer. Salaï a multiplié les bêtises et les larcins. Un jour, il cassait une statue en chahutant, puis chapardait des denrées au détriment des autres élèves de l'atelier. Le lendemain, il déroba des fournitures de prix, telle qu'une pointe d'argent et, une semaine plus tard, une belle pièce de cuir destinée à devenir une paire de botte, qu'il revendait pour s'acheter des bonbons à l'anis ! Léonard sourit à l'évocation de ce dernier souvenir. Il a toujours fini par sourire, au bout du compte. Si ce malhonnête joue avec ses nerfs et son cœur depuis vingt-cinq ans, Léonard lui a passé tous ses caprices et n'a jamais pu se résigner à le congédier. C'est plutôt lui, le « patron », qui s'est souvent senti éconduit. D'abord serviteur et modèle, enfant adopté et piètre élève, Salaï s'est mué en jeune homme à l'irrésistible beauté androgyne, au profil d'Adonis, aux yeux clairs et aux lèvres sensuelles, aux cheveux longs épais et bouclés. Il a été son amant autrefois, un partenaire imprévisible et capricieux, lui offrant plus de mensonges et de trahisons que de réconfort et de plaisir. Âgé aujourd'hui de trente-cinq ans, Salaï n'est

plus qu'une sorte de fils indigne. Volage, voleur, voyou, vorace. Tout le contraire du sage Melzi, qui est sûrement déjà au lit, rêvant de bestioles démoniaques. En soupirant, Léonard libère le lézard de son déguisement et le relâche dans le minuscule jardin qui borde l'atelier. L'animal disparaît entre deux pierres sans demander son reste. Léonard contemple le ciel. La voûte étoilée lui rappelle cette merveilleuse fête du Paradis qu'il a créée à Milan, pour les noces du neveu de Ludovic Sforza. C'était il y a quinze ans. Déjà. C'était le bon temps. Quoique, se dit-il en soupirant à nouveau. Cette fête était une œuvre, certes, mais éphémère. S'agissant de celles censées défier les siècles, ça a été une autre paire de manches. Comment oublier cette commande du duc, une gigantesque statue équestre de sept mètres de haut en hommage à son père, que Léonard avait en tête de couler en une seule pièce... une fusion de cette ampleur allait être inédite. Tout était fin prêt. C'était sans compter la guerre menée par le roi français Charles VIII qui, au dernier moment, a fait s'envoler les subsides et le métal nécessaires. Tant de travail pour rien, mon Dieu. Quelle poisse ! Et que dire de *La Cène* ? Léonard secoue la tête. Entre mauvais choix techniques et un mur trop humide, la fresque s'écaillait avant qu'il ne l'ait achevée. Alors elle est belle, hein, mais il faut se dépêcher de l'admirer. Léonard

frissonne, choisit de retourner à l'intérieur, se laisse tomber dans son fauteuil, au centre de l'atelier vide... Et *La Bataille d'Anghiari*, à Florence cette fois : dix-huit mètres sur huit, ça, c'était de la commande ! Pas finie. Foirée aussi. Mauvais enduit, mauvaise météo avec, en prime, l'affreux Michel-Ange dans les pattes. Sale souvenir. Léonard murmure pour lui-même :

— Allez mon Léonard, ne rumine pas tes défaites, sois fier de tes succès, va de l'avant dans tes études. Tu n'es pas lent, ils sont trop rapides. Ils bâclent. Si tu prends ton temps, c'est pour faire toujours mieux que n'importe qui. Le prochain qui te reproche de t'intéresser aux sciences plutôt que de te consacrer à ton boulot, dis-lui que celui qui s'entiche de pratique en oubliant la science est comme le pilote qui veut conduire le navire sans gouvernail ni boussole : il ne sait jamais où il va. Tiens, c'est bon ça, faut que je le note.

Léonard se penche sur l'un des carnets posés sur sa table de travail et, de la main gauche, écrit de droite à gauche sa pensée nocturne. Puis, il souffle les trois bougies restées allumées, jette un œil à sa Mona Lisa chérie, inachevée sur son chevalet, et referme à clé la *bottega* en se demandant si, avant que la mort le prenne, il trouvera enfin un mécène qui saura comprendre sa démarche.

*

— Moi, j'ai compris, dit François I^{er}. Je sais par où passer pour traverser les Alpes et surgir dans les plaines lombardes par surprise. J'innove, je déconcerte, je massacre. Les Suisses du pape et de Maximilien Sforza vont en prendre plein la fiole !

En ce 12 juillet 1515, chevauchant un fougueux cheval noir, vêtu d'un manteau galonné de couleurs vives parsemé d'ornements précieux, des bagues plein les doigts et avec au côté l'étincelante épée d'apparat qui lui a été offerte avant son accession au trône, François I^{er} entre dans Lyon sous un dais d'or et sous les acclamations d'une foule en délire. Sur sa route de l'Italie, il fait halte dans la capitale des Gaules pour rassembler ses troupes, se faire admirer, tester les Lyonnaises et, ce n'est pas secondaire, profiter d'un coup de pouce financier. Il est le roi, oui ou non ? En tête à ses côtés, son plus proche conseiller, Guillaume Gouffier de Bonnivet, et son grand maître de l'artillerie, Galiot de Genouillac, sans partager à cent pour cent l'optimisme de leur nouveau roi et ami, doivent bien reconnaître que François, en plus d'être courageux et exceptionnellement bien bâti, a oublié d'être bête.

La ville est pavoisée de couleurs éclatantes. Des drapeaux frappés de la salamandre, l'emblème royal, flottent dans la brise, et les vivats des Lyonnais sont

assourdissants. François leur adresse des gestes de la main en avançant au pas.

Lorsqu'il descend de cheval devant un aréopage d'illustres personnages du cru venus l'accueillir, les consuls échevins, les comtes de Lyon et les plus hauts membres du clergé, les trompettes cessent de sonner et un grand silence se fait.

François, alors qu'il s'apprête à parler, remarque un groupe d'hommes qui s'écartent pour laisser passer un lion qui marche vers lui. Le roi en reste bouche bée. Il s'agit d'un automate de toute beauté, qui progresse dans sa direction comme s'il l'avait reconnu. Le fauve mécanique s'arrête juste devant lui et se frappe le poitrail, qui s'ouvre pour offrir un somptueux bouquet de lys. Pas de doute, les Lyonnais savent recevoir.

Un petit homme, petites jambes, petite tête chapeautée, petite barbiche, s'avance, visiblement content de lui.

— Sire, je vois que mon lion vous impressionne, permettez-moi de me présenter, je...

— Ça dépend, lui répond François qui ne quitte pas la machine des yeux. Dis-moi d'abord à qui nous devons ce prodige de beauté et d'ingéniosité. À toi ?

— Heu, non... C'est un savant et peintre italien du nom de Léonard de Vinci, sire, sans doute mort à l'heure qu'il est. Il suçait déjà les fraises quand il a

confié l'automate à des Florentins qui font commerce d'étoffes dans notre bonne ville.

— Léonard de Vinci... Ah c'est lui ? Je savais qu'il peignait divinement, pas qu'il était un ingénieur festif. Quel talent !

Le petit homme grimace.

— Oh, je le crois tout de même en fin de course.

François le fusille du regard et donne un coup de menton vers le lion de métal.

— Parce que tu sais faire des trucs comme ça, toi ?

— Non, mais...

— Alors ferme bien ta bouche. Et laisse le lion ici, je le réquisitionne.

Le petit homme ponctue sa reculade de courbettes obséquieuses. François se tourne vers son ami Guillaume.

— Ce ragondin, je lui offrirais bien quinze jours au sous-sol. En revanche, rappelle-moi de contacter ce de Vinci dès qu'on a mis une pâtée aux Ritals.

*

Le pape Léon X est agacé. Il a des aigreurs d'estomac et il regrette d'avoir accepté de recevoir Léonard, espère que celui-ci n'est pas venu se plaindre. Car si le Toscan est mis de côté, s'il est un paria dans le milieu artistique romain, c'est qu'il l'a bien cherché. Et pas

besoin de remonter à ses ratés anciens pour justifier l'ostracisme dont il fait l'objet. Dernièrement encore, alors que Léon X lui a commandé un petit tableau, on lui a rapporté que le vieil artiste avait commencé par la fin en concoctant pendant des jours le vernis idéal. Ce n'est pas une légende : Léonard met des siècles pour achever une œuvre... quand il l'achève. Il a été le protégé des Français sans même s'en excuser. Il entretient à Rome des fréquentations douteuses et fait des farces qui le sont tout autant. On récolte ce que l'on sème, se dit le pape en voyant entrer le peintre-inventeur-mathématicien-botaniste-et tutti quanti. Et cette dégaine ? À son âge ! Apprêté et singulier, cheveux jusqu'aux épaules et barbe bientôt jusqu'au nombril. Non, franchement, on dirait un druide efféminé. Il est critiqué et il s'étonne ? Raphaël et Michel-Ange, qui ne peuvent pas se voir en peinture, sont comme par magie d'accord à son sujet, l'un pour le dénigrer, l'autre pour le haïr. Et lui, Léon X, devrait lui accorder sa confiance et ouvrir son porte-monnaie ? Et puis quoi encore ?

Léonard est tout sourire. Il engage la conversation sur la chapelle Sixtine dont la décoration lui est passée sous le nez, mais Léon X le voit venir et ne lui laisse pas le temps d'aborder, comme à son habitude, les chantiers éventuellement prévus et la possibilité d'en croquer.